

L.A. n°1 :

Ce texte a été écrit à l'origine en latin. Le narrateur est un voyageur qui a passé cinq ans sur l'île d'Utopie. Cette île a été organisée par Utopus, un Romain qui a fait naufrage sur cette terre et qui y a instauré la cité idéale.

1 L'île d'Utopie a deux cent mille pas dans sa plus grande largeur, située à la partie moyenne. Cette largeur se rétrécit graduellement et symétriquement du centre aux deux extrémités, en sorte que l'île entière s'arrondit en un demi-cercle de cinq cents miles de tour, et présente la forme d'un croissant, dont les cornes sont éloignées de onze mille pas environ.

5 La mer comble cet immense bassin ; les terres adjacentes qui se développent en amphithéâtre y brisent la fureur des vents, y maintiennent le flot calme et paisible et donnent à cette grande masse d'eau l'apparence d'un lac tranquille. Cette partie concave de l'île est comme un seul et vaste port accessible aux navires sur tous les points.

10 L'entrée du golfe est dangereuse, à cause des bancs de sable d'un côté, et des écueils de l'autre. Au milieu s'élève un rocher visible de très loin, et qui pour cela n'offre aucun danger. Les Utopiens y ont bâti un fort, défendu par une bonne garnison. D'autres rochers, cachés sous l'eau, tendent des pièges inévitables aux navigateurs. Les habitants seuls connaissent les passages navigables, et c'est avec raison qu'on ne peut pénétrer dans ce détroit sans avoir un pilote utopien à son bord. Encore cette précaution serait-elle insuffisante, si des phares

15 échelonnés sur la côte n'indiquaient la route à suivre. La simple transposition de ces phares suffirait pour détruire la flotte la plus nombreuse, en lui donnant une fausse direction.

A la partie opposée de l'île, on trouve des ports fréquents, et l'art et la nature ont tellement fortifié les côtes qu'une poignée d'hommes pourrait empêcher le débarquement d'une grande armée.

20 S'il faut en croire des traditions, pleinement confirmées, du reste, par la configuration du pays, cette terre ne fut pas toujours une île. Elle s'appelait autrefois Abraxa, et tenait au continent ; Utopus s'en empara et lui donna son nom. (...)

L'île d'Utopie contient cinquante-quatre villes spacieuses et magnifiques. Le langage, les mœurs, les institutions, les lois y sont parfaitement identiques. Les cinquante-quatre villes sont

25 bâties sur le même plan, et possèdent les mêmes établissements, les mêmes édifices publics, modifiés suivant les exigences des localités. La plus courte distance entre ces villes est de vingt-quatre miles, la plus longue est une journée de marche à pied.

Tous les ans, trois vieillards expérimentés et capables sont nommés députés par chaque ville, et se rassemblent à Amaurote, afin d'y traiter les affaires du pays. Amaurote est la capitale de

30 l'île ; sa position centrale en fait le point de réunion le plus convenable pour tous les députés.

L.A. n°2 :

Lettre XIV

Usbek à Mirza.

A Smyrne.

- 1 Comme le peuple grossissait tous les jours, les Troglodytes crurent qu'il était à propos de se choisir un roi : ils convinrent qu'il fallait déférer la couronne à celui qui était le plus juste ; et ils jetèrent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu. Il n'avait pas voulu se trouver à cette assemblée ; il s'était retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.
- 5 Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avait fait de lui : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodytes, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi ! Vous me déférez la couronne, et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne ; mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir vu en naissant les Troglodytes libres, et de les voir aujourd'hui assujettis. » A ces mots, il se mit à répandre un torrent
- 10 de larmes. « Malheureux jour ! disait-il ; et pourquoi ai-je tant vécu ? » Puis il s'écria d'une voix sévère : « Je vois bien ce que c'est, ô Troglodytes ! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous ; sans cela vous ne sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères. Mais ce joug vous paraît trop dur : vous aimez mieux être soumis à un prince, et obéir à ses lois, moins rigides que vos mœurs.
- 15 Vous savez que pour lors vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses, et languir dans une lâche volupté ; et que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, et ses larmes coulèrent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je fasse ? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodyte ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parce que je la lui commande, lui qui la
- 20 ferait tout de même sans moi, et par le seul penchant de la nature ?
O Troglodytes ! je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux : pourquoi voulez-vous que je les afflige, et que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu ? ».

D'Erzeron, le 10 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

Lettres persanes, Montesquieu, 1821.

L.A. n°3 :

Lettre XXXVII

Usbek à Ibben.

À Smyrne.

1 Le roi de France est vieux. Nous n'avons point d'exemple dans nos histoires d'un monarque
qui ait si longtemps régné. On dit qu'il possède à un très haut degré le talent de se faire obéir :
il gouverne avec le même génie sa famille, sa cour, son État. On lui a souvent entendu dire
que, de tous les gouvernements du monde, celui des Turcs, ou celui de notre auguste sultan,
5 lui plairait le mieux, tant il fait cas de la politique orientale.

J'ai étudié son caractère, et j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de
résoudre : par exemple, il a un ministre qui n'a que dix-huit ans, et une maîtresse qui en a
quatre-vingts ; il aime sa religion, et il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à
la rigueur ; quoiqu'il fuie le tumulte des villes, et qu'il se communique peu, il n'est occupé,
10 depuis le matin jusques au soir, qu'à faire parler de lui ; il aime les trophées et les victoires,
mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ses troupes, qu'il aurait sujet de le
craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'est, je crois, jamais arrivé qu'à lui d'être en même
temps, comblé de plus de richesses qu'un prince n'en saurait espérer, et accablé d'une
pauvreté qu'un particulier ne pourrait soutenir.

15 Il aime à gratifier ceux qui le servent ; mais il paye aussi libéralement les assiduités, ou plutôt
l'oisiveté de ses courtisans, que les campagnes laborieuses de ses capitaines ; souvent il
préfère un homme qui le déshabille, ou qui lui donne la serviette lorsqu'il se met à table, à un
autre qui lui prend des villes ou lui gagne des batailles. Il ne croit pas que la grandeur
souveraine doive être gênée dans la distribution des grâces, et, sans examiner si celui qu'il
20 comble de biens est homme de mérite, il croit que son choix va le rendre tel : aussi lui a-t-on
vu donner une petite pension à un homme qui avait fui deux lieues, et un beau gouvernement
à un autre qui en avait fui quatre.

Il est magnifique, surtout dans ses bâtiments : il y a plus de statues dans les jardins de son
palais que de citoyens dans une grande ville. Sa garde est aussi forte que celle du prince devant
25 qui les trônes se renversent ; ses armées sont aussi nombreuses, ses ressources aussi grandes,
et ses finances aussi inépuisables.

À Paris, le 7 de la lune de Maharram, 1713.

Lettres persanes, Montesquieu, 1821.

L.A. n°4 :

Montaigne est un humaniste, cherchant à faire progresser l'homme, il attache une importance toute particulière à la découverte de l'autre, de l'étranger, comme source d'enrichissement personnel : tout préjugé nationaliste devient alors pure vanité.

- 1 La diversité des façons d'une nation à une autre ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. Soient des assiettes d'étain, de bois, de terre ; bouilli ou rôti ; beurre ou huile de noix ou d'olive ; chaud ou froid, tout m'est un [...].
Quand j'ai été ailleurs qu'en France, et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si je
- 5 voulais être servi à la française, je m'en suis moqué et me suis toujours jeté aux tables les plus épaisses d'étrangers. J'ai honte de voir nos hommes enivrés de cette sottise de s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble être hors de leur élément quand ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons et abominent les étrangères. Retrouvent-ils un compatriote en Hongrie, ils festoient cette aventure : les voilà
- 10 à se rallier et à se recoudre¹ ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils voient. Pourquoi non barbares, puisqu'elles ne sont françaises ? Encore, sont-ce les plus habiles qui les ont reconnues, pour en médire. La plupart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserrés d'une prudence taciturne et incommunicable, se défendant de la contagion d'un air inconnu.
- 15 Ce que je dis de ceux-là me ramentoit², en chose semblable, ce que j'ai parfois aperçu en aucuns de nos jeunes courtisans. Ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte, nous regardant comme gens de l'autre monde, avec dédain ou pitié. Ôtez-leur leurs entretiens des mystères de la cour, ils sont hors de leur gibier, aussi neufs pour nous et malhabiles comme nous sommes à eux. On dit bien vrai qu'un honnête homme, c'est un homme mêlé.

Essais (livre III), « De la vanité des hommes », Montaigne, 1588.

¹ Par métaphore : se rassembler avec le plus de proximité possible

² me rappelait